

**LE PETIT MAÎTRE
PAR PHILOSOPHIE**
TRENTE-CINQUIÈME
PROVERBE.

CARMONTELLE, Louis Carrogis,
dit Louis de Carmontelle

1778

**LE PETIT MAÎTRE
PAR PHILOSOPHIE
TRENTE-CINQUIÈME
PROVERBE.**

de CARMONTELLE.

À Paris, chez Sébastien JORRY, vis à vis le Comédie Française,
chez Le JAY, rue Saint Jacques, près celle des Mathurins.

M. DCC. LXXVIII. Avec Approbation et Privilège du Roi.

PERSONNAGES

LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

DUPRÉ, valet de chambre de la Comtesse.

La scène est chez la Comtesse.

SCÈNE PREMIÈRE.
La Marquis, La Chevalier.

LE CHEVALIER.

Entrons ici, en attendant la Comtesse.

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, plus une femme vous plaît plus elle vous convient, plus vous en voulez être aimé ; moins il faut vous livrer à votre passion.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends rien à ce système-là.

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris ; parce que tu crois qu'en aimant il faut de la bonne foi ; tout au contraire, c'est là ce qui vous fait perdre en peu de temps une femme ; quand vous n'êtes occupé que d'une seule, la société vous regarde comme nul pendant ce temps-là ; cette femme voyant qu'on n'est pas tenté de vous, ne s'en soucie plus elle-même, ou elle y compte si fort, qu'elle ne fait plus rien, ni pour vous plaire, ni pour vous retenir.

LE CHEVALIER.

Mais cela est injuste.

LE MARQUIS.

Oui, injuste, cela n'est pas inconséquent toujours.

LE CHEVALIER.

L'on ne se soucie donc jamais que de ce que l'on n'a pas ?

LE MARQUIS.

Sans doute ; la crainte de perdre l'objet que l'on possède, nous le rend plus cher ; voilà pourquoi une coquette a toujours un amant qui ne peut se détacher d'elle malgré toutes ses perfidies ; un peu d'art resserre la chaîne lorsqu'on veut la rompre.

LE CHEVALIER.

Je suis bien sûr de n'aimer jamais une coquette.

LE MARQUIS.

Avec les dispositions que je te vois à la constance, tu feras toujours la dupe de toutes les femmes à qui tu t'attacheras.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu la Comtesse, coquette, par exemple ?

LE MARQUIS.

Sûrement elle doit l'être ; mais ce que je crois, c'est qu'elle doit être ennuyée de cet amour excessif que tu lui montres continuellement.

LE CHEVALIER.

Puisqu'elle le partage, il doit l'occuper agréablement. Si tu pouvais être témoin de cette confiance mutuelle et délicieuse que l'amour sait procurer, tu envierais quelquefois mon sort, et tu voudrais en goûter un pareil.

LE MARQUIS.

En vérité, tu me fais pitié ! J'ai passé par là, et c'est parce qu'on a été dupe, qu'on ne doit plus vouloir l'être. Cette confiance mutuelle, si délicieuse, anéantit tôt ou tard les soins qu'on doit prendre de se plaire, l'amour languit et meurt enfin.

LE CHEVALIER.

Je puis bien répondre que jamais...

LE MARQUIS.

Je suppose que tu puisses aimer longtemps, peux-tu espérer d'être toujours aimé de même ?

LE CHEVALIER.

Mais n'y a-t-il pas des exemples de constance connus et cités ?

LE MARQUIS.

Oui ; mais cette confiance est la seule qui puisse exister.

LE CHEVALIER.

Je ne te comprends pas. Quelle est-elle donc ?

LE MARQUIS.

La constance de cette espèce ne se soutient qu'à force d'infidélités ; mais elles sont légères ; on les cache dans les commencements, ensuite on les donne pour des fantaisies, et l'on finit par n'y plus prendre garde. On a vu des femmes excuser leurs amants d'avoir des filles ; même tirer parti de ces infidélités, en faisant croire à leur vertu, et en prouvant que leur amour n'avait jamais été que de l'amitié. L'inquiétude a soutenu l'amour, et l'habitude a fait mériter le nom de constants, à des gens, dont l'âme est honnête, l'esprit doux, complaisant, et qui reconnaissent après avoir beaucoup parcouru le monde, qu'il n'y a de sûreté que dans une liaison fondée sur une estime réelle.

LE CHEVALIER.

Mais l'amour n'est donc rien, réellement ?

LE MARQUIS.

Bien peu de chose.

LE CHEVALIER.

Tu m'affliges.

LE MARQUIS.

Cela doit être ; mais ce n'est pas sans espoir. Écoutez-moi ; on ne peut rien changer à ce qui est ; mais on en peut tirer parti. La Comtesse te plaît, il faut la conserver le plus qu'il te sera possible.

LE CHEVALIER.

Oh, toujours.

LE MARQUIS.

Je le souhaite , puisque cette idée te charme ; je suis bien éloigné de vouloir la détruire, je veux même t'aider.

LE CHEVALIER.

Ne plaisante pas.

LE MARQUIS.

Je ne plaisante pas non plus. Je vous ai surpris hier la Comtesse et toi, dans un moment où je crois que vous vous disiez peu de chose ; cependant peu-à-peu j'ai vu ma présence vous contrarier, et je ne suis sorti que lorsque j'ai été bien sûr que vous ne vous retrouveriez plus seuls de la journée.

LE CHEVALIER.

Quoi, tu l'as fait exprès ? Quelle méchanceté !

LE MARQUIS.

Au contraire, je vous ai servi, j'ai ranimé votre langueur, et votre soirée a dû être charmante ; la quantité de choses que vous aurez eu envie de vous dire, et que vous n'auriez pas pensées étant seuls, l'occupation continuelle de vous chercher, de retrouver dans les yeux l'un de l'autre le même sentiment, n'est-il pas toujours un nouveau plaisir ?

LE CHEVALIER.

Il est vrai....

LE MARQUIS.

Que les obstacles se présentent sans cesse, et vous serez tous les deux presque constants. Que vous vous aimiez moins, et vous serez heureux. Te voilà bien surpris.

LE CHEVALIER.

Je l'avoue.

LE MARQUIS.

Un amour trop fort anéantit la gaîté il fait perdre toutes les grâces de l'esprit : une première passion est comme l'eau d'un torrent qui court rapidement se réunir à l'immensité des mers, pour éprouver des tempêtes ou un calme insipide. Les autres passions plus légères ressemblent à l'eau d'une fontaine qui prend sa naissance entre les fleurs d'une prairie agréable, qui les caresse, se répand à droite et à gauche ; mais qui se réunit souvent et reprend plus de force lorsque les obstacles se présentent. Quelle image est plus riante ? Et qu'il est doux de voir couler ainsi ses beaux jours ! Combien on voit d'hommes qui ont eu cette conduite, qui même ne sont plus jeunes, être fêtés, cités, prônés, courus encore, par la plus grande partie des femmes qu'ils ont eus ; pendant que ceux qui ont été ce qu'on appelle réellement constants, se reconnaissent à peine ; encore n'est-ce que pour se récrier en même temps, que j'ai vu cette femme-là jolie ! Comme cet homme-là est changé !

LE CHEVALIER.

Cette morale est légère.

LE MARQUIS.

Et la pratique en est douce, et agréable : suis-la, ou bientôt tu te verras livré au désespoir d'être quitté, quoique sans raison : qui cesse de plaire, n'a point de droit de se plaindre en éprouvant une infidélité.

LE CHEVALIER.

Tu m'épouvantes !

LE MARQUIS.

C'est bien mon dessein.

LE CHEVALIER.

J'avoue que je ne comprends pas quel est le but de cette conversation ?

LE MARQUIS.

Ton bonheur. L'amour réel ; c'est l'amour-propre, rien ne peut l'anéantir ; mais il est avide. Cherche à plaire à toutes et tu plairas davantage à celle que tu aimes. Je veux même qu'on te croie infidèle pour te rendre heureux.

LE CHEVALIER.

Tu crois que je consentirais...

LE MARQUIS.

Ta languissante Comtesse en fera plus vive, plus charmante : elle feindra de vouloir se venger, tu riras de ses projets ; que de moments délicieux ! Mais jamais d'explication réelle, toujours une forte d'incertitude , du persiflage, point de raisonnements suivis, d'assurances pesantes d'un éternel amour ; un continuel badinage, et voilà l'homme qui doit être aimé tout le temps qu'il aimera. Si à la première inquiétude tu dévoiles le motif de ta conduite, tu seras perdu et sans espoir d'un sincère retour ; elle cherchera à se venger, se vengera, et tu seras puni non seulement d'avoir eu le projet de changer de conduite ; mais d'avoir eu l'imprudence de l'avouer.

LE CHEVALIER.

Il faut du courage pour embrasser ce parti.

LE MARQUIS.

Du courage ? Ne profanons pas les mots, dis le désir d'être heureux.

LE CHEVALIER.

Mais que vais-je faire ?

LE MARQUIS.

Le voici. Je parie que ce matin tu as revu la Comtesse, que vous vous êtes trouvés tous les deux charmants, pour avoir éprouvé toutes les contrariétés de la soirée.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Vous vous êtes dit tout ce qu'on se peut dire.

LE CHEVALIER.

Je l'avoue.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc y revenir cette après-dînée ?

LE CHEVALIER.

Pour goûter le plaisir toujours nouveau, de nous revoir sans cesse.

LE MARQUIS.

Abus que tout cela, nul système économique dans cette conduite.

LE CHEVALIER.

Mais je le lui ai promis.

LE MARQUIS.

Qu'importe ? On a un oncle malade, une mère, une tante, que sais-je moi, une cour à faire, on le mande ou on ne le mande pas, on se montre au spectacle, elle l'apprend ; le lendemain explication, protestation légère ; on vous gronde au lieu de s'ennuyer, vous rassurez, puis vous faites la même chose, et vous êtes adoré. Qui se soumet au joug, mérite de succomber sous son poids.

LE CHEVALIER.

Je conçois tout cela ; mais est-on maître d'aimer moins ?

LE MARQUIS.

On est maître de le cacher ; c'est par où il faut commencer.

LE CHEVALIER.

Et comment ?

LE MARQUIS.

Plus tu seras aimé, plus tu seras satisfait, et ta gaîté fera croire que tu aimes légèrement.

LE CHEVALIER.

C'est vrai ; mais pourrai-je demeurer en reste, lorsque je me verrai autant aimé ?

LE MARQUIS.

Il le faudra.

LE CHEVALIER.

C'est trop difficile.

LE MARQUIS.

Hé bien , employons l'art.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Qu'on te croie une passion légère pour une autre.

LE CHEVALIER.

Ô Ciel !

LE MARQUIS.

Tu te crois déjà perdu ? Écoute-moi.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LE MARQUIS.

Laisse croire, qu'une autre femme a des desseins sur toi.

LE CHEVALIER.

Ah pour celui-là, à la bonne heure.

LE MARQUIS.

Quel effort ! Que tu lui as donné quelque espoir.

LE CHEVALIER.

Mais...

LE MARQUIS.

Il le faut.

LE CHEVALIER.

J'y consens ; sachons comment.

LE MARQUIS.

Laisse tomber une lettre ; les femmes veulent tout voir, la Comtesse la voudra lire et elle la lira, tu n'en paraîtras pas alarmé, et je parie même que tu ne seras pas fâché de voir son émotion.

LE CHEVALIER.

Mais.... je crois que oui.

LE MARQUIS.

Elle te défendra de revoir cette femme.

LE CHEVALIER.

Comment faire pour lors ?

LE MARQUIS.

Tu la reverras. Tout ce qui pourrAit t'alarmer avec tes principes, doit à présent te rassurer. Attends, je veux que tu commences dès ce moment. Je vais te donner un billet qui fera justement ce qu'il te faut.

Il cherche dans un portefeuille.

Voilà ton affaire.

LE CHEVALIER, lisant.

« Vous avez bien fait, Monsieur, de ne pas venir souper chez moi avant-hier, nous aurions été seuls ; venez demain, je ferai ce que je pourrai pour avoir du monde ; mais je ne vous en réponds pas ; cette incertitude vous fera-t-elle peur ? Adieu, je vous attends , je le veux.»
Cela me paraît....

LE MARQUIS.

Très bien, te dis-je.

LE CHEVALIER.

Mais la Comtesse ne connaît-elle pas cette écriture ?

LE MARQUIS.

Sûrement elle la connaît ; le billet est de Madame de Clercy, et c'est tant mieux.

LE CHEVALIER.

J'ai quelque répugnance....

LE MARQUIS.

De voir durer une passion que tu chéris ? C'est pitoyable !

SCÈNE II.

Le Marquis, Le Chevalier, Dupré.

DUPRÉ.

Monsieur le Marquis, Madame la Comtesse va passer, ici tout à l'heure.

LE MARQUIS.

C'est bon. Allons, prends ton parti dès ce moment, je vais faire une visite et je reviendrai voir les effets de mes conseils.

LE CHEVALIER.

Je vais essayer ; mais je crains bien...

LE MARQUIS.

Oh, je t'abandonne à ton mauvais fort, si tu n'as pas de confiance en moi;

LE CHEVALIER.

Allons, en te remerciant.

LE MARQUIS.

Il n'est pas encore temps. Adieu.

Il sort.

LE CHEVALIER.

Je ne sais, mais je tremble. Voici la Comtesse, essayons.

SCÈNE III.

La Comtesse, Le Chevalier.

LA COMTESSE.

Chevalier, j'ai été bien longtemps, n'est-ce pas ? Je suis excédée ! Ma complaisance me coûte cher.

Elle s'assied sur une chaise longue.

Mais où est donc le Marquis ? On m'avait dit qu'il était ici.

Elle fait des noeuds.

LE CHEVALIER.

Il va revenir.

LA COMTESSE.

Asseyez-vous là.

LE CHEVALIER.

Je suis fort bien.

À part.

Je n'ai jamais été plus embarrassé.

LA COMTESSE.

Mais vous avez quelque chose. Asseyez-vous donc.

LE CHEVALIER, s'asseyant.

Je vous jure que je n'ai rien du tout.

LA COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu comme cela.

LE CHEVALIER.

C'est une misère.

LA COMTESSE.

Je veux savoir ce que c'est.

LE CHEVALIER, embarrassé.

C'est... que... je me suis chargé de faire un couplet, et cela me tracasse.

LA COMTESSE.

Vous n'avez jamais fait de vers.

LE CHEVALIER.

Non... je vous demande pardon, autrefois.

Il se lève.

LA COMTESSE.

Hé bien , où allez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je trouverai mieux debout ce que je cherche.

LA COMTESSE.

Et pour qui ce couplet ?

LE CHEVALIER.

Pour qui ?

LA COMTESSE.

Oui, est-ce un mystère ?

LE CHEVALIER.

C'est pour...

LA COMTESSE.

Je veux le savoir.

LE CHEVALIER.

Pour... Madame de Montgrioux.

LA COMTESSE.

Vous connaissez Madame de Montgrioux ?

LE CHEVALIER.

Mais, oui.

LA COMTESSE.

C'est une femme que je ne peux pas souffrir.

LE CHEVALIER.

Elle est pourtant aimable.

LA COMTESSE.

Et c'est elle qui vous occupe si fort ?

LE CHEVALIER.

Si fort ? Comme cela.

LA COMTESSE.

Tenez, je ne sais ce que vous avez, mais je ne vous reconnais pas.

LE CHEVALIER, à part.

Ah, ni moi non plus.

LA COMTESSE.

Vous ne m'avez jamais menti, et je suis tentée de croire, d'après votre embarras...

LE CHEVALIER, affectant un air gai.

Hé bien , voyons, que croyez-vous ?

LA COMTESSE.

Cette gaîté contrainte ne vous va pas non plus.

LE CHEVALIER.

En vérité aussi il y a aussi de quoi être embarrassé : l'air occupé, la gaîté, tout cela vous paraît également ridicule.

LA COMTESSE.

Ridicule ! Non, Chevalier, vous ne le serez jamais à mes yeux. Je vous aime trop pour cela, et je ne vous aurais pas aimé, si vous aviez jamais eu la moindre nuance d'un caractère ridicule et léger. Croyez qu'un amour fondé sur l'estime, ne voit et n'a d'autre intérêt que celui de l'objet qu'il aime ; ainsi mon inquiétude, au lieu de vous

déplaie, doit vous assurer de mon coeur. N'avez-vous plus la même confiance en moi ?

LE CHEVALIER.

Madame , je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc me cacher ce qui vous occupe ?
M'aimez-vous moins ?

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas cela, Madame.

LA COMTESSE.

Je le crois bien.

LE CHEVALIER.

Par conséquent, c'est une question...

LA COMTESSE.

Qui devrait vous plaire ; la crainte de vous perdre n'est-elle pas une chose flatteuse pour vous ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Ah, parlons sensément ; nous nous connaissons trop bien pour avoir cette crainte ni l'un ni l'autre jamais ; vous avez raison. Qu'il est doux d'aimer sans inquiétude !

LE CHEVALIER.

Oui, si cela pouvait durer toujours !

LA COMTESSE.

Et pourquoi pas ? Voilà un langage que je ne vous ai jamais entendu tenir.

LE CHEVALIER.

C'est une simple réflexion, d'après les exemples fréquents.

LA COMTESSE.

Oui, mais quels exemples ! Ceux qui vous les fournissent, aiment-ils réellement ? Non, Chevalier, ce sont des liaisons légères, ou le goût a souvent même bien peu de part.

LE CHEVALIER.

Ces gens-là se croient heureux cependant.

LA COMTESSE.

Quel bonheur ! Ce n'en est seulement pas l'image.

LE CHEVALIER.

Mais ils n'ont pas les tourments de l'Amour.

LA COMTESSE.

Avec vous, je ne connais que ceux de l'absence ; car je compte sur vous comme sur moi-même.

LE CHEVALIER, à part.

Le Marquis a raison.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Que vous avez raison.

À part.

Suivons son avis.

Il laisse tomber la lettre en se levant.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE CHEVALIER.

Oh, rien,

LA COMTESSE.

Je parie que ce sont vos vers. Je veux les voir.

LE CHEVALIER.

Je vous prie que non ; si c'était des vers...

LA COMTESSE.

Donnez, je le veux absolument.

LE CHEVALIER.

Non ; parce que vous pourriez croire...

Billet : se dit aussi des poulets qu'on envoie à des maîtresses. Billet doux, billet galant, billet tendre. [F]

LA COMTESSE, arrachant le billet des mains du Chevalier.

C'est un billet ?

LE CHEVALIER.

Oui ; mais...

LA COMTESSE.

Vous avez l'air inquiet ?

LE CHEVALIER, voulant se rassurer.

Moi ?... Ah, point du tout.

LA COMTESSE, lisant.

Voyons.

LE CHEVALIER, a part.

Le Marquis me perd.

LA COMTESSE.

Je connais cette écriture.

LE CHEVALIER.

Cela se peut.

LA COMTESSE.

C'est de Madame de Clercy.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LA COMTESSE, émue.

Vous êtes sur ce ton-là avec elle ?

LE CHEVALIER.

Vous voyez que je n'ai pas voulu y aller souper.

LA COMTESSE.

Mais vous irez ?

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas que vous me le permettiez.

**LA COMTESSE, sérieusement, affectant l'air
tranquille.**

Pardonnez-moi, parce que demain je ne vous verrai pas de la journée, et je suis bien aise que vous vous amusiez quelquefois quand vous ne me voyez pas.

LE CHEVALIER.

Je vous assure que je n'ai jamais eu le dessein d'y souper, et je ne sais pas pourquoi elle se l'est mis dans la tête, sérieusement.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela fait ? Je ne suis pas jalouse.

LE CHEVALIER, très inquiet.

Je le sais bien.

LA COMTESSE.

J'avais oublié de vous dire que j'allais à la campagne, chez ma soeur.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, puisque vous m'avez même promis de me mener.

LA COMTESSE.

Je ne le peux pas, j'y vais pour deux jours et l'on me mène.

LE CHEVALIER.

J'irai de mon côté.

LA COMTESSE.

Non, j'ai réfléchi que cela ne serait pas décent.

LE CHEVALIER.

Mais j'y ai déjà été avec vous mille fois,

LA COMTESSE.

C'est à cause de cela que je ne veux plus que vous y veniez.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point. Êtes-vous fâchée contre moi ?

LA COMTESSE.

Non, Chevalier, du tout.

LE CHEVALIER.

Vous dissimulez.

LA COMTESSE.

Je vous jure que non. Pourquoi serais-je fâchée ? Je n'ai pas à me plaindre de vous ; je n'ai pas prétendu qu'absolument vous ne voyiez que moi, d'ailleurs Madame de Clercy est mon amie.

LE CHEVALIER.

Vous me déchirez le coeur avec cette froideur.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes devenu fou, je crois, aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Votre indifférence me tue.

LA COMTESSE.

Comment, il faut que je fois jalouse absolument pour vous calmer, que je vous querelle ?

LE CHEVALIER, agité et soupirant.

Ah !

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Vous lisez dans mon âme ; et mon trouble, ma douleur ne vous touchent point.

LA COMTESSE.

C'est que je n'en connais pas le principe ; vous n'avez pas, je crois, de raison de vous plaindre de moi. Si vous êtes malheureux d'ailleurs, je suis prête à vous entendre et à vous donner tous les moyens de consolation qui sont en moi.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Madame, il faut vous l'avouer, je suis la victime d'une façon de penser qui n'est pas à moi ; je me suis laissé séduire, et je suis trop coupable pour ne pas me soumettre à tout ce que vous ordonnerez.

LA COMTESSE.

Si vous aimez ailleurs, cela est tout simple, on n'est pas toujours le maître de son coeur.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je n'ai jamais cessé de vous aimer, j'en jure a vos pieds.

Il se jette à genoux.

Ce principe que vous ignorez, qui m'a fait faire une faute que je ne me pardonnerai jamais ; bien loin qu'il soit une preuve que je veux cesser de vous aimer, était au contraire un moyen que je voulais employer pour assurer mon bonheur pour toute la vie.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends point ; mais levez-vous et expliquez-vous s'il est possible.

LE CHEVALIER.

Madame, on m'a fait craindre qu'un bonheur trop constant, sans la moindre inquiétude, ne pût pas durer toujours.

LA COMTESSE.

Vous avez douté de mon coeur ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, non ; ce n'est pas moi à qui cette pensée a pu venir, mais comme un véritable amour est facile à alarmer, je me suis laissé séduire, trop facilement sans doute.

LA COMTESSE.

Et qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Ah, permettez...

LA COMTESSE.

Non, je veux le savoir.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Madame ; c'est avec la dernière confusion que je vais vous avouer que j'ai voulu vous inquiéter par ce billet.

LA COMTESSE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas à moi qu'il était écrit.

LA COMTESSE.

Vous avez recours à cet artifice dans un moment où vous étiez si sûr d'être aimé ?

LE CHEVALIER.

Ah, je ne prévoyais pas tout ce que je souffrirais de l'indifférence avec laquelle vous avez reçu cette épreuve.

LA COMTESSE.

Je conçois que cette crainte avait pu vous retenir ; mais vous n'avez pas eu celle de me voir souffrir par cette épreuve, ce spectacle vous aurait sans doute enchanté !

LE CHEVALIER, avec confusion.

Ô Ciel ! Que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Allez, Monsieur, vous me confirmez ; mais trop tard ce qu'on m'avait dit des hommes, qu'ils se ressemblent tous et qu'ils ne vous aiment que pour eux.

LE CHEVALIER.

Quoi, Madame, vous pourriez ne me pas distinguer ?

LA COMTESSE.

C'en est fait, Monsieur, je ne vous verrai plus.

Elle sort et tire une porte sur elle.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame, je mourrai, s'il m'est impossible que jamais...

SCÈNE IV.
Le Marquis, Le Chevalier.

LE MARQUIS, arrêtant le Chevalier.
Hé bien, hé bien, que dis-tu donc là ?

LE CHEVALIER.
Ah, Monsieur, vous m'avez perdu !

LE MARQUIS.
Paix donc. Heureusement qu'elle vient de fermer sa porte.
Je crains dans l'état où tu es, que tu n'aies fait quelque imprudence.

LE CHEVALIER.
Oui, j'en ai fait une affreuse !

LE MARQUIS.
Comment ?

LE CHEVALIER.
Celle de vous croire, et d'avoir suivi vos conseils.

LE MARQUIS.
Si ce n'est que cela...

LE CHEVALIER.
Cette épreuve me coûtera la vie.

LE MARQUIS.
Tout cela, ce sont des mots, qu'en est-il arrivé ?

LE CHEVALIER.
Qu'elle n'en a seulement pas été émue.

LE MARQUIS.
Tu l'as crue, voilà ce que fait le manque d'expérience.

LE CHEVALIER.
Je lui ai tout avoué , elle ne veut plus me revoir.

LE MARQUIS.

Elle a raison, je l'avais prévu. Que t'avais-je recommandé ?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez perdu, vous dis-je !

LE MARQUIS.

Je ne crois pas cela.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connaissez pas.

LE MARQUIS.

Laisse passer le premier moment ; si elle t'aime véritablement, l'amour lui parlera en ta faveur, et si elle ne te pardonne pas, elle ne t'aurait pas aimé encore longtemps.

LE CHEVALIER, s'en allant.

Non, je ne vous écoute plus.

LE MARQUIS, le suivant.

Dans quelque temps, je suis bien sûr que tu penseras comme moi.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].